Marseille cosmopolite après les décolonisations : un enjeu identitaire

Yvan Gastaut

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/134>

DOI : 10.4000/cdlm.134

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2003

Pagination : 269-285

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Yvan Gastaut, « Marseille cosmopolite après les décolonisations : un enjeu identitaire », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 67 | 2003, mis en ligne le 25 juillet 2005, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/134> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.134>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Marseille cosmopolite après les décolonisations : un enjeu identitaire

Yvan Gastaut

- 1 Indissociable de l'idée du brassage des populations, le cosmopolitisme devient visible dans des contextes historiques d'intensification des flux de populations ou bien d'une sensibilité toute particulière à l'altérité. Cette notion donne à voir l'Universel dans un lieu et une situation donnée. Plusieurs études monographiques riches et stimulantes ont prouvé la pertinence d'une réflexion dans ce sens : le cas d'Alexandrie, étudié par Robert Ilbert, mais aussi notamment ceux de Smyrne, Tunis, Damas ou Salonique ont alimenté, pour des périodes et à des rythmes différents, la thèse de l'existence d'un modèle méditerranéen du brassage des populations.
- 2 « Cosmopolitisme » ne signifie pas forcément « intégration » d'un groupe ethnique minoritaire à une société d'accueil dominante : plus fragile, plus éphémère, plus superficiel aussi, le mot désigne un processus que l'historien peine à cerner, faute de sources clairement identifiées. Seules les approches anthropo-historiques ont ouvert quelques pistes. Toutefois, l'histoire des « *représentations culturelles du politique* » peut apporter des éclairages complémentaires.
- 3 Dans cette perspective méthodologique, deux axes permettent d'envisager une approche diachronique du phénomène. Dans un premier temps, le cosmopolitisme, système élaboré, permet aux communautés installées dans un espace urbain de coexister dans le respect mutuel : vivre ensemble sans se mêler, partager les décisions collectives tout en conservant sa propre autonomie, affirmer sa différence culturelle, souvent bien marquée dans l'espace. Dans un second temps, le cosmopolitisme provoque des rencontres interculturelles qui ne sont pas forcément pensées ou organisées : résultats d'un contexte économique, politique, social ou culturel échappant bien souvent aux populations concernées qui n'ont ni la conscience, ni la maîtrise des évolutions, ces situations reflètent un brassage complexe.

- 4 Les deux postulats invitent à appréhender le cosmopolitisme comme un processus à deux vitesses. Pour considérer le caractère pluriel d'une ville ou d'un espace dans la ville (quartier, immeuble, rue, place...) il faut donc non seulement prendre en compte la réalité des contacts interculturels, mais aussi dans une histoire au second degré, leur « fabrication » plus ou moins consciente. A travers le jeu des représentations nourrissant la construction identitaire, le cosmopolitisme a pu servir d'outil pour véhiculer une image positive à différentes époques. Pour être cosmopolite, la ville méditerranéenne doit en outre se vivre et se percevoir en tant que telle.
- 5 Le cas marseillais à partir des années de décolonisation illustre bien le caractère volontariste d'une ville qui s'affirme cosmopolite : considérée comme plus ouverte à la diversité que Montpellier, Toulon ou Nice ses voisines, sa réputation repose autant sur la réalité du phénomène que sur sa représentation et sa mise en scène.
- 6 Le cosmopolitisme marseillais s'explique par une sensibilité générale à l'immigration. L'accueil, autant que le rejet expriment une même passion exacerbée. Cet enchevêtrement n'est pas sans provoquer des situations contradictoires et paradoxales : un va-et-vient, épine dorsale de la construction de l'identité marseillaise.
- 7 Après avoir pris la mesure de la réalité du phénomène, l'étude de deux séquences historiques situées après la décolonisation permettront de vérifier le poids des jeux d'images. Au début des années 70, dans un contexte de construction identitaire trop abstraitement fondée sur la tolérance, la ville se révèle raciste. À la fin des années 80, au contraire, dans un contexte de désignation de Marseille comme « capitale du racisme », les Phocéens jouissent désormais d'une image positive autour de valeurs telles que la solidarité et la pacification interethnique. À la manière d'un affrontement entre accueil et racisme, le cosmopolitisme apparaît comme un véritable fondement de la construction identitaire de la ville.

I - Le cosmopolitisme, une histoire de Marseille

- 8 Plusieurs travaux scientifiques offrent de solides connaissances sur les réalités du brassage des populations à Marseille sur le temps long. L'historien Emile Temime dirigeant une série de quatre ouvrages intitulés *Migrance* publiée en 1990¹, a entrepris de retracer une histoire des migrations à Marseille depuis les origines de la ville soulignant son caractère nettement cosmopolite. Une autre de ses études, portant plus spécifiquement sur le quartier de Belsunce a révélé également que la diversité était plus évidente dans certains quartiers². Des approches d'économistes comme Bernard Morel³ et surtout de sociologues comme Jocelyne Cesari⁴, Véronique Manry⁵, Jean Viard⁶ et surtout Michel Péraldi dirigeant l'ouvrage *Cabas et containers*⁷, proposent depuis une vingtaine d'années des problématiques fécondes qui nourrissent la réflexion historique.
- 9 Dans différents contextes, le cosmopolitisme marseillais était une évidence pour des observateurs occasionnels de la Ville. En 1725, à la suite de la grande peste de 1720 qui toucha durement la ville, un négociant était frappé :

« Quoique Marseille soit en France, on peut la regarder comme la petite Turquie, la petite Italie, la petite Barbarie, un abrégé de tous ces pays-là, en bien et en mal »⁸.
- 10 A la fin du XVIII^e siècle, la moitié de la population n'était pas d'origine marseillaise : parmi les principaux groupes d'étrangers se trouvaient les Italiens (Génois ou Piémontais pour la majorité) et les Gavots ainsi que des Espagnols, Grecs ou Levantins.

Un tableau du peintre Joseph Vernet en 1754, *Intérieur du port de Marseille* conservé au musée de la Marine à Paris, met en scène sur la Canebière une foule bigarrée.

- 11 Au cours de la Révolution, le caractère cosmopolite de la ville apparut en toile de fond dans le discours révolutionnaire en 1792-93, bien souvent pour accuser les « *bandes d'étrangers* » pilotées par des contre-révolutionnaires :
 « Marseille est la ville où nous voyons constamment fermenter l'écume des crimes vomie des prisons de Gênes, du Piémont, de la Sicile, de toute l'Italie, enfin de l'Espagne, de l'archipel de la Barbarie, déplorable fatalité de notre position géographique et de nos relations commerciales »⁹.
- 12 En 1844, Flora Tristan dans *Le tour de France* notait le même phénomène tout en le déplorant :
 « plus je vois Marseille et plus elle me déplait. Cette ville n'est pas française. Il y a ici un ramas de toutes les nations... Un Italien, un Grec, un Turc, un Africain et tous ceux de la côte du Levant... Ont-ils fait chez eux de mauvaises affaires ? »¹⁰.
- 13 En 1922, Ludovic Naudeau dans *L'Illustration* parlait de :
 « l'atelier formidable où sont sans cesse broyées, brassées, concassées les races humaines »¹¹.
- 14 En 1927, le grand reporter Albert Londres dans l'article *Marseille porte du Sud* prenait acte d'une même réalité :
 « Voulez-vous voir l'Algérie, le Maroc, la Tunisie ? Je vous conduis rue des Chapeliers. Voici les gourbis, les Bicots, les mouquères... Cédez le trottoir et ne parlez pas aux femmes, cela évitera une bagarre (...) »¹².
- 15 Confirmant ces observations ponctuelles, les sources statistiques rappellent que la cité phocéenne a accueilli plusieurs groupes nationaux durant le seul XX^{ème} siècle : Italiens pauvres et Grecs à partir de la fin du XIX^{ème} siècle, Russes émigrés en 1917, Arméniens en 1915 et 1923, Espagnols après 1936, Maghrébins depuis l'Entre-deux-guerres, Africains après 1945, Pieds-Noirs après 1962. Correspondant à la fin de l'Empire français, la création de la zone industrialo-portuaire de Fos-sur-mer suscita une forte attraction pour les étrangers à partir du début des années 60, faisant de Marseille une véritable métropole.
- 16 Dans ce cadre, plusieurs travaux scientifiques ont mis en relief la logique de quartiers dans le tissu urbain marseillais : mosaïque de petits « *villages* », « *ville aux 111 quartiers* ». Un morcellement qui a favorisé le développement de lieux d'échange et le voisinage comme les douze artères du quartier du Panier et notamment la rue des Chapeliers : l'étude des tableaux de recensement, rapports de police mettent en lumière un véritable lieu de sociabilité interculturelle. Sur les trottoirs, au café, au lavoir, sur la place de Lenche où les femmes font leur marché, on se retrouvait et bavardait entre « *pays* ».
- 17 Le port correspondait à une autre situation cosmopolite, parmi les dockers, les étrangers sont nombreux¹³. Une population mosaïque s'y retrouvait soit des passagers en transit soit des travailleurs : une vision condensée de l'Universel est offerte à celui qui se présentait¹⁴. Plusieurs témoignages en font état : en 1948, le prêtre-ouvrier Jacques Loew¹⁵, en 1956, Ousmane Sembene dans son roman autobiographique *Le docker noir*¹⁶, puis en 1996, Alfred Pacini dans ses mémoires, fier de « *ce port magnifique grouillant de nationalités* »¹⁷.
- 18 Les réalités du cosmopolitisme marseillais sont attestées pour toutes les périodes même si en matière de brassage effectif des populations d'autres villes méditerranéennes

françaises ont pu connaître des situations de ce type. Cependant, la réalité du phénomène n'est pas suffisante : celui-ci se forge aussi à travers tout un imaginaire, toute une conscience liés au vécu.

II - Le cosmopolitisme, de l'utopie au choc du réel (début des années 70)

- 19 Au début des années 70, les tenants de l'identité marseillaise oeuvraient pour placer le cosmopolitisme au centre des valeurs locales partagées : l'argumentaire présentait le Marseillais accueillant par tradition, acceptant naturellement les situations de brassage.
- 20 En 1972, l'anthropologue Francis Lesme, spécialiste des migrations, voyait sa ville comme le lieu du « *vivre ensemble* » par excellence¹⁸. Chaque migrant, selon lui, était certain de trouver un toit, de la nourriture chez un « frère » notamment au quartier de la porte d'Aix qu'il considérait comme le lieu le plus interculturel de Marseille :

« Les gens parviennent à s'entendre (...) ce quartier a pris peu à peu une vocation internationale dont il vit aujourd'hui et qui fait sa raison d'être (...) Israélites, Arabes, Noirs, Italiens, Français de condition modeste... se côtoient. C'est leur complémentarité qui permet l'animation du quartier ».
- 21 La situation cosmopolite du quartier de Belsunce-porte d'Aix apparaissait comme un atout propre à la ville de Marseille, attirant visiteurs et curieux le week-end, venus des autres quartiers, mais aussi d'autres communes pour y faire des achats ou participer à des fêtes ou des manifestations culturelles.
- 22 Plusieurs ouvrages ou brochures locales publiés au tournant des années 70 tenaient au-delà du simple constat, à présenter la cité phocéenne comme cosmopolite par essence : une étude du docteur Joseph Alliez, psychiatre marseillais sur « *l'homme provençal* »¹⁹ ; une enquête du journaliste du *Provençal* Constant Vautravers, Marseille équilibre du Sud²⁰ ; un ouvrage de Jean Contrucci, rédacteur en chef de *Provence-magazine* et écrivain, dans la revue *Tout Marseille*²¹ sur la personnalité marseillaise ; et surtout une brochure *L'Homme de Marseille* publiée par *Le pêcheur d'hommes* et pilotée par le Centre diocésain marseillais²². Envisager l'existence d'une « d'âme marseillaise » motivait l'image fabriquée d'une ville tolérante enrichie par un brassage séculaire des populations :

« N'y-a-t-il pas une coloration marseillaise qui marque la sensibilité, le comportement et les réactions de ces millions d'hommes entassés dans l'étroit périmètre de nos collines face à la mer (...) l'âme de Marseille, c'est l'histoire de la ville qui a laissé un dépôt, un limon, un humus qui interférant avec ses influences multiples du présent forment notre inconscient collectif »²³.
- 23 Marseille « *carrefour du monde* » : selon la même brochure, largement diffusée dans la ville et dans la région provençale :

« toute la Méditerranée est là : Marseille est la première ville corse, la deuxième ville arménienne de France, une grande agglomération italienne, l'une des premières villes pied-noir, une importante colonie hellénique, une vrai casbah et une capitale africaine ».
- 24 Avec la sensation du monde entier représenté dans cet espace urbain « *kaleïdoscope* », un couplet sur la tolérance du Marseillais allait de soi, sous la forme d'une injonction :

« Métropole ou cosmopole ? Ce cocktail humain est notre force, il nous sauve de la sclérose, donne un faisceau d'imaginaires ».
- 25 En somme, ce portrait aboutissait à un constat définitif :

« le Marseillais n'est pas raciste, du moins congénitalement. Mais il l'est toutefois sous l'angle du délit, de la criminalité »²⁴.

- 26 La chambre de commerce et d'industrie de Marseille (CCIM), reflet de l'opinion des décideurs et acteurs économiques de la ville, proposa au début de 1973 une brochure traitant du « travailleur migrant dans les Bouches du Rhône »²⁵ qui avait la même ambition. La publication évoquait le « réflexe méditerranéen » concernant la présence maghrébine à Marseille « toujours porte de l'Orient »²⁶ et ses rédacteurs insistaient sur la tradition cosmopolite de la ville :
- « Entre la gare Saint-Charles, la canebière, le cours Belsunce et la Porte d'Aix, avec ses restaurants couscous à toutes les heures, avec ses vendeurs à l'étalage de beignets, de vêtements et de chaussures, avec la diversité des visages que l'on croise. Il n'est qu'à passer le dimanche matin rue des Chapeliers par exemple pour réaliser la densité d'une foule colorée et bruyante dans l'écho des musiques orientales, et éprouver alors la présence qui vit, étranger, dans le cœur de Marseille, intensément »
- 27 Si la plupart des vecteurs de construction de l'identité marseillaise étaient traditionnellement l'apanage des sensibilités proches de la gauche socialiste et communiste ainsi que des militants chrétiens, les milieux économiques et conservateurs apportèrent à cette époque leur contribution. Le consensus favorisa l'imprégnation de ce discours ignorant certains aspects néfastes du cosmopolitisme marseillais pour ne retenir qu'un reflet trop édulcoré.
- 28 L'opinion publique convaincue, évitait par commodité de prendre en considération les réalités plus douloureuses dans son rapport aux migrants, comme l'a montré l'étude de Claire Paris à travers l'analyse de l'image du « Nord africain » dans la presse provençale entre 1970 et 1974²⁷. Le contexte du « choc des décolonisations »²⁸, qui marqua en profondeur la cité phocéenne et qui se prolongea au début des années 70, offre une clé majeure d'explication au sujet du souci d'apporter des retouches l'identité marseillaise dans le sens de la tolérance.
- 29 Cet irénisme sera balayé par la flambée raciste de 1973²⁹. Un fait divers tragique, l'assassinat le 25 août en plein centre ville, du traminot Emile Guerlache par un travailleur algérien malade mental, déclencha une flambée de xénophobie jamais égale en France depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.
- 30 La perspective d'affrontements ethniques n'étaient pas exclus : les actes répondaient aux incitations verbales sous forme de tracts, conférences de presse ou articles dans la presse locale, en particulier dans les colonnes du quotidien *Le Méridional* sous la plume de son rédacteur en chef Gabriel Domenech³⁰. En un mois, une douzaine d'Arabes furent victimes d'attentats racistes dans l'agglomération. La cible était algérienne : les rancœurs et la haine liées à la perte de l'Algérie française, loin d'être évacuées, avaient l'occasion de s'exprimer à nouveau, dans un autre contexte tout aussi sensible au rapport à l'Autre. Les ratonnades calquées sur celles de la guerre d'Algérie, réanimaient certains anciens acteurs du conflit qui avaient mal digéré son épilogue.
- 31 Les conséquences de l'agitation xénophobe dépassèrent de loin le seul cadre local : le gouvernement français fut obligé de prendre des positions afin de condamner ces exactions sur son sol³¹, alors que Houari Boumedienne, le président algérien, décida en signe de mécontentement, de suspendre l'émigration algérienne vers la France tant que la sécurité de ses ressortissants n'était pas assurée. Le cosmopolitisme marseillais sembla soudain inquiétant et dangereux. Pour tenter de trouver des explications, les observateurs avançaient l'idée d'un « seuil de tolérance »³² dépassé : parce que les immigrants étaient trop nombreux à Marseille, le racisme devenait dès lors inévitable.

- 32 Loin des visions utopistes d'une ville du mélange harmonieux des peuples, la flambée raciste, ponctuée par un attentat meurtrier le 14 décembre 1973 contre le consulat d'Algérie (4 morts et plus de trente blessés) revendiqué par le groupuscule d'extrême droite, le Club Charles Martel, véhicula une image totalement négative du brassage. Dans la presse nationale, nombre d'articles parlaient désormais de Marseille comme « capitale du racisme » : une ville indigne, sorte d'isolat au sein de l'Hexagone permettant au reste du pays de se donner bonne conscience. Jean Rambaud dans *Le Monde* réagit au discrédit jeté sur la cité phocéenne en titrant son article : « Si Marseille était raciste, elle n'existerait pas... » :
- « Tout de même, Marseille et sa millénaire tradition de tolérance raciale et religieuse. Marseille la cosmopolite devenue soudain raciste, est-ce que cela ne demandait pas autre chose que l'anathème ? »³³.
- 33 Le cas marseillais choqua l'opinion, au point d'engendrer une introspection sur le racisme. Soudainement, le phénomène semblait d'une ampleur insoupçonnée en France : les Français sont-ils racistes ?³⁴, la question émergea dans les médias. René Rémond y contribua dans une tribune au *Figaro* évoquant *Le racisme parmi nous*³⁵. L'image d'un cosmopolitisme inquiétant éloigna pour plusieurs années les discours bienveillants sur les capacités d'accueil des Marseillais.
- 34 À partir de 1973, dans un contexte amplifié par la crise économique rendant les travailleurs immigrés indésirables, la ville était plutôt considérée comme le lieu potentiel de l'affrontement des communautés. Les pouvoirs publics locaux, convaincus par l'argument du « seuil de tolérance »³⁶, se penchèrent avec attention sur le problème de la cohabitation entre Français et immigrés en élaborant une politique du logement cohérente.
- 35 Commandée en 1974 par le maire Gaston Defferre, une enquête se penchait sur la question de la résorption des bidonvilles et l'amélioration de l'habitat des migrants. Une action concertée entre la ville et le nouveau Secrétariat d'Etat aux Travailleurs immigrés fut envisagée, aboutissant à la signature d'un « contrat de programme » en faveur des migrants en décembre 1975, premiers pas de la future politique de la Ville.
- III - Le cosmopolitisme, un atout renouvelé (fin des années 80)
- 36 Au milieu des années 80, malgré les efforts des pouvoirs publics, la cité phocéenne souffrait de la mauvaise image du racisme. Depuis la flambée de 1973, incompréhensions, tensions et faits divers tragiques avaient continué d'émailler l'actualité locale en matière d'immigration. Comme dans d'autres régions, la montée du Front national, à partir des élections municipales de 1983, avait révélé la tendance au rejet des Marseillais : le parti de Jean-Marie Le Pen récolta deux fois plus de voix à Marseille par rapport à la moyenne nationale aux cours des scrutins organisés entre 1983 et 1986.
- 37 Meurtres racistes, comportement xénophobe des policiers, des chauffeurs de taxis notamment en 1981, attentat de la Gare Saint-Charles en 1982, attribué à l'intégrisme musulman, campagnes liant insécurité et immigration à partir de 1983 : à en croire les nombreux articles dans la presse sur ce point, Marseille était « malade de ses immigrés »³⁷. D'ailleurs, la Marche des Beurs, conséquence de la mort d'un jeune issu de l'immigration, est partie de Marseille à l'automne 1983 dans l'indifférence générale, preuve d'un désintérêt de l'opinion locale pour la lutte antiraciste ?
- 38 Refusant de céder au catastrophisme, une partie des Marseillais, représentant généralement la même sensibilité de gauche et chrétienne, allait réagir. Un colloque

organisé par l'UFCV (Union française des Centres de vacances) et l'université de Provence en mai 1986 avait pour titre *Marseille cosmopolite*, donnant la parole aux universitaires locaux Philippe Joutard, Lucien Tirone et Alain Hayot ainsi qu'aux représentants des différentes communautés pour rappeler que l'identité marseillaise reposait sur le brassage. En novembre 1986, un collectif d'association se rassembla pour diffuser tracts et affiches sur le thème « *Marseille, ville d'immigration* », relayée par la presse locale.

- 39 Mais, surtout, une grande manifestation organisée le 23 juin 1987 rassembla 25.000 personnes dans les rues de Marseille en présence de Lionel Jospin et Jack Lang, sous la bannière « *Marseille fraternité* », collectif de 120 associations, avec en guise de profession de foi, le souci de briser l'image raciste de la ville :

« Parce que nous ne supportons plus que Marseille soit présentée comme la capitale du racisme ; parce que Marseille vaut mieux que ces politiciens d'extrême droite qui ne savent que rejeter, exclure et bannir ; parce que nous croyons qu'aujourd'hui c'est à Marseille que nous devons affirmer les valeurs d'égalité des droits et de la fraternité (...), ensemble pour Marseille fraternité »³⁸.

- 40 Au cours de cette manifestation, l'un des tracts distribué et intitulé *Marseille est un symbole* mettait en exergue la volonté de modeler une autre image de la ville :

« Depuis que les Grecs firent l'alliance des peuples de la Méditerranée avec ceux de cette terre, Marseille a accueilli, intégré, des millions d'immigrants qui ont fait sa richesse économique et culturelle. Marseille aurait-elle changé au point que la haine, la violence, l'intolérance et le racisme soient devenus son quotidien ? Marseille acceptera-t-elle que des apprentis sorciers jouent avec son identité et veuillent la transformer en ville d'exclusion ? Nous, Marseillais de toutes origines, de toutes philosophies, de toutes religions, nous disons, non »³⁹.

- 41 Cette réaction illustre la volonté d'une reprise en main du cosmopolitisme comme valeur positive de l'identité phocéenne. Chargée de sens politique, la version défendue par la sensibilité progressiste, proche du Parti socialiste tenait à encourager l'idée d'intégration, en bonne place tant dans les programmes nationaux que locaux.

- 42 À la mort de Gaston Defferre en 1986, symbole important, 8 jeunes gens d'origines ethniques différentes furent chargés de porter son cercueil. Et surtout la victoire électorale de Robert Vigouroux aux élections municipales de 1989 fut largement bâtie sur les valeurs d'un cosmopolitisme de la tolérance. Dès 1990, le nouveau maire décida d'installer une structure spécifique sous la forme associative, « *Marseille espérance* » dont le but était de favoriser la rencontre interculturelle et d'éviter les tensions raciales. Le contexte n'était pourtant guère favorable : montée de la peur de l'islam avec la première affaire du foulard ou développement du terrorisme, inquiétudes sur le Proche-orient, question des « banlieues ».

- 43 De manière régulière, « *Marseille espérance* » rassemblait des représentants des différentes communautés religieuses qui engageaient un dialogue non pas d'ordre théologique mais plutôt d'ordre social et culturel sur la gestion de la ville⁴⁰. Cette forme d'organisation n'est pas sans trouver écho dans le cosmopolitisme alexandrin décrit par Robert Ilbert⁴¹. Plus que des Français, il s'agissait de fabriquer des Marseillais comme le notait Robert Vigouroux :

« Je ne suis pas favorable à l'intégration à tout prix. L'important est d'avoir l'objectif commun d'être Marseillais »⁴².

- 44 L'initiative fut couronnée de succès : « *Marseille espérance* » inscrite dans la durée allait devenir une instance de régulation, respectée des Marseillais, toujours sollicitée à

l'occasion d'événements locaux, nationaux ou internationaux risquant de provoquer des tensions communautaires.

- 45 Le cosmopolitisme Marseillais s'est montré bien difficile à gérer et les avancées restent limitées : le problème de la mosquée n'est pas réglé, la présence des populations issues de l'immigration sur les listes électorales restent rares comme l'a montré le film de Michel Samson et Jean-Louis Comolli, *Rêve de France* tourné en 2003. Le racisme ordinaire persiste, ce que confirme la mort du jeune Comorien de 17 ans Ibrahim Ali le 21 février 1995, tué par des colleurs d'affiche du Front national ou celle de Nicolas Burgat, 15 ans tué par un beur du même âge d'un coup de couteau le 9 septembre 1996. Pourtant, au cours des années 90, l'image de Marseille au-delà de cette réalité a évolué différemment : par effet cumulé de productions culturelles, de volonté politique et associative, la ville apparaît ouverte et tolérante, vivant son cosmopolitisme comme une chance.

IV - Le cosmopolitisme, un produit fabriqué (années 90)

- 46 La valorisation du métissage a contribué à forger une identité marseillaise fondée sur le particularisme et sur la tolérance : par exemple le slogan « *fier d'être Marseillais* » invite à se placer en marge de l'identité nationale. Non seulement Marseille se présente mais aussi se pense cosmopolite à travers différents canaux relayés par les médias nationaux. Ce qui s'était amorcé sans guère de succès au début des années 70 à trouvé un écho bien plus fort vingt ans plus tard dans un contexte beaucoup plus favorable.
- 47 Parmi ces productions se trouvaient en premier lieu des travaux d'historiens qui, au-delà de la somme de connaissances fournie, nourrissaient d'une certaine façon la construction identitaire à l'image des travaux d'Emile Temime cités plus haut, sans rien enlever à leur rigueur et leur qualité. Sortie en 1990, la série *Migrance* arrivait à point nommé pour donner une caution scientifique à une identité marseillaise ouverte à la pluralité. L'incontournable rappel du mythe fondateur de la ville reposant sur une union mixte⁴³, a servi de base à la plupart des ouvrages d'histoire de Marseille, notamment celui, plusieurs fois réédité, d'Edouard Baratier⁴⁴.
- 48 Auteur à succès de romans policiers Jean-Claude Izzo a narré les aventures du policier Fabio Montale dans une Marseille plurielle⁴⁵. En 1999, dans un roman *Le soleil des mourants*, il évoquait l'errance d'un SDF qui vient mourir à Marseille car « *ici ça ressemble à n'importe où* »⁴⁶. Avec tout autant de réussite, les films de Robert Guédiguian parmi lesquels *Marius et Jeannette* sorti en 1998 était le plus en vue, ont trouvé résonance dans l'opinion française alors qu'ils avaient été boudés auparavant. Quelques années plus tôt, en 1993, Bertrand Blier dans *1, 2, 3 Soleil* avait présenté une fable sur le métissage à Marseille, tout comme en 1997 le réalisateur Karim Dridi dans *Bye Bye*. Les groupes musicaux marseillais fondés sur le mélange ont connu à la même époque une forte audience tel IAM dont le principal animateur Akhénaton est le fils d'un immigré italien ou le groupe de « *raggamuffin* » *Massalia sound system*. La télévision a apporté également sa contribution à travers notamment la soirée thématique *1, 2, 3 Marseille* programmée sur Canal + en octobre 1999, proposant notamment un documentaire sur les relations interculturelles intitulé *Tellement Marseille*.
- 49 L'Olympique de Marseille, équipe de football de la ville a cristallisé l'opinion locale dans le même sens. Véritable situation cosmopolite, la rencontre de football au stade Vélodrome donne l'occasion de scènes de fraternisation dans les tribunes. Les études de Christian Bromberger sur les groupes de supporters à Marseille au cours des années 90, ont montré qu'au stade Vélodrome, les tensions intercommunautaires

avaient tendance à s'estomper. Quelques indices permettent de nourrir ce constat : parmi les sept principaux groupes de supporter, les « *Winners* » ont fondé leur existence sur la « *fraternité interethnique* » et la solidarité. En 1995, à la suite du meurtre d'Ali Ibrahim, une minute de silence fut scrupuleusement respectée dans le stade pour saluer sa mémoire. En 1998, lors de la Coupe du monde de football, quelques rencontres furent programmées à Marseille : à l'occasion du match Tunisie-Angleterre, les supporters Marseillais fraternisèrent avec les supporters tunisiens lorsque des affrontements survinrent aux abords du stade.

50 Plus nettement encore, des manifestations festives ont cherché à mettre en scène le métissage marseillais. « *Massalia* », financée en grande partie par la ville en juin 1999 fut organisée pour commémorer les 2.600 ans de la ville. Toutes les composantes du cosmopolitisme local étaient réunies : 6.000 artistes de toutes les origines, affirmant leur fierté d'être Marseillais, proposèrent des spectacles aussi divers que des danses orientales, hip-hop, rap, chants provençaux, techno, percussions africaines, polyphonies corses ou variété française. Son succès fut rendu possible grâce à une forte mobilisation d'artistes, instituteurs, employés de mairie, tous bénévoles. Ce fut l'occasion pour Jean Contrucci de publier avec Roger Duchêne une *Histoire de Marseille* faisant la part belle au métissage⁴⁷.

51 Cet ensemble solidement agencé a contribué à présenter la cité phocéenne comme un véritable « laboratoire de la cohabitation » entre les communautés comme le notait le journaliste du *Monde* Michel Samson⁴⁸ :

« La question majeure que se pose Marseille, c'est celle de la cohabitation entre les communautés. Ville frontière, elle accueille, bon gré mal gré, la misère du monde ou ses aventuriers depuis des siècles. Il lui faut donc inventer et réinventer un contrat de cohabitation à chaque nouvelle vague d'immigration et, surtout, imaginer comment côtoyer des gens venus d'autres mondes économiques, sociaux, culturels ou religieux ».

52 Le même Michel Samson avait déjà noté en 1998, non sans s'interroger, que « *l'identité de Marseille c'est accueillir l'Autre* »⁴⁹.

53 Le tome 3 de la série d'Emile Temime, *Migrance*⁵⁰ intitulé *Le cosmopolitisme dans l'entre-deux-guerres*, a mis en lumière une période particulièrement marquée par le brassage de populations. Pourtant en 1932, lorsque l'affiche du film de Marcel Pagnol, *Fanny*, présentait, sous la forme d'une caricature loufoque, une vue générale du port de Marseille, on y découvrait de truculents autochtones, poissonnières, des « forts en gueule » au « Bar de la marine » mais pas un seul étranger. Le cosmopolitisme, malgré son évidence, ne représentait pour les élites intellectuelles marseillaises ni motif de satisfaction, ni enjeu politique ou identitaire. Seule une relecture actuelle du passé nous rappelle cette pluralité non assumée.

54 La situation a changé depuis les décolonisations : le brassage a fait l'objet d'un investissement politique et culturel à des fins de construction identitaire dans le contexte délicat d'une Méditerranée en recomposition après les Empires. « *Marseille cosmopolite* » traduit tout autant l'image d'une ville de l'accueil des étrangers que celle d'une ville du racisme⁵¹. Depuis 1962, les deux visages s'entrechoquent et se succèdent au gré des conjonctures. Dans certains cas, le cosmopolitisme déclenche tensions ou conflits, dans d'autres, il provoque harmonie ou qualité.

55 Marseille, ville cosmopolite considérée comme privilégiée car ouverte sur l'Universel, a engendré de multiples situations de rencontres interculturelles. La dimension

cosmopolite de la cité phocéenne s'appuie sur un double socle : la réalité d'une part, à partir d'indicateurs précis et rigoureux, d'un brassage effectif des populations au cours d'une période et dans un espace donné, l'imaginaire d'autre part et vécu comme tel ce qui met en jeu un processus de fabrication identitaire.

NOTES

1. - Emile Témime (dir), *Migrance*, Edisud, Aix-en-Provence, 1989-1990. Le premier tome porte sur « La préhistoire de l'immigration (1482-1830) », le deuxième sur « L'expansion marseillaise et « l'invasion italienne » (1830-1918) », le troisième sur « Le cosmopolitisme dans l'entre-deux-guerres » et le quatrième sur « Le choc de la décolonisation (1945-1990) ».
2. - Emile Temime, *Marseille transit, les passagers de Belsunce*, Paris, Autrement, 1995. Voir également un article publié dans la *Revue Européenne des Migrations Internationales*, « Marseille et ses étrangers », vol XI, n°1, 1990.
3. - Cf. Bernard Morel, *Marseille, naissance d'une métropole*, Paris, L'Harmattan, 1999.
4. - Voir notamment, l'ouvrage dirigé par Jocelyne Cesari, Alain Moreau, Alexandra Schleyer-Lindenmann, *Plus Marseillais que moi, tu meurs*, Paris, L'Harmattan, 2001.
5. - Véronique Manry, « Belsunce 2001 : chronique d'un cosmopolitisme avancé », in Michel Péraldi (dir), *Méditerranéennes, Marseille : derrière les façades*, rapport, 2002,
6. - Jean Viard, *Marseille, ville impossible*, Payot, Paris, 1995.
7. - Michel Péraldi, *Cabas et containers*, Paris, Maisonneuve, 2001
8. - Cité par Emile Témime, in *Migrance*, op.cit.
9. - Propos recueillis dans un recueil de textes rassemblés par Michel Vovelle, *De la cave au grenier*, Québec, Fleury, 1981.
10. - Flora Tristan, *Le tour de France, journal 1843-44*, Maspero, Paris, 1980, rééd.
11. - Ludovic Naudeau, *L'Illustration*, 21 octobre 1922.
12. - Albert Londres, *Marseille, porte du Sud*, Paris, Editions de France, 1927.
13. - Dans un rapport de novembre 1942, sur 5.000 dockers, on dénombrait 1.800 Français, 1.000 Nord-Africains, 800 Italiens, 600 Tunisiens, 400 Espagnols, des Grecs, Russes ou Maltais.
14. - Cf. *Dockers de la Méditerranée à la mer du Nord*, actes du colloque organisé à Aix-en-Provence, 11-13 mars 1999, Aix-en-Provence, Edisud, 1999.
15. - Jacques Loew, *Docker à Marseille*, Paris, Cerf, 1948.
16. - Ousmane Sembene, *Le docker noir*, Paris, Denoël, 1956.
17. - Alfred Pacini et Dominique Pons, *Docker à Marseille*, Paris, Payot. Alfred Pacini, Italien et communiste, fit carrière sur le port de Marseille entre 1948 et 1982.
18. - Cf. *Provence, bulletin de l'association des anciens élèves*, Marseille, n°4, mai 1972.
19. - *Marseille*, revue municipale, n°75, 1968, article de Joseph Alliez, « L'Homme provençal ».
20. - Constant Vautravers, *Marseille équilibre du Sud*, Paris, Stock, 1971.

21. - Jean Contrucci, « Enquête sur la personnalité marseillaise », *Tout Marseille*, 1^{er}, 15, 22 et 29 mars 1971.
22. - L'Homme de Marseille publication du *Pêcheur d'hommes*, Centre diocésain marseillais, 1^{er} semestre 1972.
23. - *Ibid.*, page 3.
24. - *Ibid.*, pages 48-49.
25. - *Cahiers de documentation CCIM*, 2^{ème} trimestre 1973, « Immigration et économie, le travailleur migrant dans les Bouches-du-Rhône ».
26. - *Ibid.*
27. - Claire Paris, *Le Nord-africain dans les quotidiens provençaux (1970-1974)*, mémoire de maîtrise réalisé sous la direction de Françoise Thébaud, université d'Avignon, 2001.
28. - Voir le colloque Marseille et le choc des décolonisations, organisé à Marseille les 11, 12 et 13 mai 1995 dont les actes ont été publiés sous la direction de Jean-Jacques Jordi et Emile Temime, *Marseille et le choc des décolonisations*, Aix-en-Provence, Edisud, 1996.
29. - Yvan Gastaut, « La flambée raciste de 1973 », in *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 3^{ème} trimestre 1993.
30. - Voir l'éditorial du rédacteur en chef du *Méridional*, Gabriel Domenech, publié en première page le 26 août 1973, appelant à des expéditions punitives contre les travailleurs algériens.
31. - Cf. *Le Monde*, 1^{er} septembre 1973.
32. - Cette notion est utilisée avec des guillemets dans la mesure où elle ne repose sur aucun caractère scientifique, mais plutôt sur un argumentaire idéologique qui se prétend scientifique. Voir par exemple, *Les cahiers de la CCIM*, 2^e trimestre 1973, *op. cit.*, souhaitant le « dosage optimum » entre étrangers et autochtones : « Le seuil de tolérance marque le taux de présence que l'on ne peut franchir sans introduire des risques graves de tension entre les groupes français et étrangers ».
33. - *Le Monde*, 8 septembre 1973.
34. - Cf. *Le Nouvel Observateur*, 3 septembre et *Paris Match*, 4 septembre 1973.
35. - Cf. *Le Figaro*, 4 septembre 1973.
36. - Une enquête confidentielle fut commandée par le maire Gaston Defferre à l'AGAM (Agence d'Urbanisme de l'Agglomération de Marseille) sur la situation de l'habitat populaire. La conclusion était sans nuance : la « seuil de tolérance est dépassé », d'où l'expresse nécessité de réagir. Cf. AGAM, « Les travailleurs étrangers à Marseille », juillet 1974, DJ/AMM-236.
37. - Voir par exemple *La revue de l'union française des centres de vacances*, n°227, mai 1986, dossier, « Marseille, malade de ses immigrés ».
38. - *Le Provençal*, 11 juin 1987.
39. - *Ibid.*
40. - On trouvait auprès du maire Robert Vigouroux, Mgr Vartanian pour la communauté arménienne, le vénérable Tich Thien Dhin pour les Bouddhistes, Mgr Coffy pour les Catholiques, le grand rabbin Jacques Ouaknin pour les Juifs, l'imam Boughouma Seck pour les Musulmans, le révérend père Cyrille pour les Orthodoxes et le pasteur Dodré pour les Protestants.
41. - Voir notamment sa thèse, Robert Ilbert, *Alexandrie, 1860-1930, histoire d'une communauté citadine*, Le Caire, IFAO, 1996, 2 volumes.
42. - Cf. *Le Monde*, 27 septembre 1993, « Frontières marseillaises ».

43. - Il s'agit du fondateur supposé de la ville le Grec (en fait Phocéén) Protis qui, en 600 avant JC demande au roi des Segobriges son amitié et épouse sa fille Gyptis.
44. - Edouard Baratier (dir), *Histoire de Marseille*, Toulouse, Privat, 1987.
45. - Cf. Jean-Claude Izzo (1946-2000), *Total Khéops*, Paris, Gallimard, « Série noire », 1995 ; *Chourmo*, Paris, Gallimard, « Série noire », 1996 ; *Soléa*, Paris, Gallimard, « Série noire », 1998.
46. - Cf. Jean-Claude Izzo, *Le soleil des mourants*, Paris, Flammarion, 1999.
47. - Roger Duchêne, Jean Contrucci, *Marseille, 2600 ans d'histoire*, Paris, Fayard, 1999.
48. - Cf. *Le Monde*, article de Michel Samson, 22 juin 1999.
49. - *Le Monde*, « Vivre Marseille », 15 octobre 1998.
50. - Cf. Emile Temime, *Migrance, op.cit.*, tome 3, rédigé avec M.F Attard-Maraninchi.
51. - Voir l'article de Dominique Pons, « Marseille ou le mythe vacillant de l'intégration », in *Le Monde diplomatique*, juillet 1997.
-

RÉSUMÉS

Le cosmopolitisme permet tout d'abord aux différentes communautés de coexister dans un espace urbain, puis dans un deuxième temps, de se rencontrer voire de se mélanger. La ville de Marseille a connu ces deux temps du cosmopolitisme. Après la décolonisation, au début des années 1970, la ville s'affiche ouvertement raciste, puis, à la fin des années 1980, Marseille jouit d'une image positive, lieu de solidarité et de pacification interethnique. Entre rejet et accueil, le cosmopolitisme devient un élément important de la construction identitaire de la ville.

Cosmopolitism allows at once to the different communities which coexist in an urban space, then in a second time to meet even to mix one another. The city of Marseilles has known these two times of cosmopolitism. After decolonization to the beginning of 1970 s, the city really seeks notoriety with a racist position then at the end of 1980 s, Marseilles enjoys a positive image, place of solidarity and interethnic pacification

INDEX

Mots-clés : cosmopolitisme, Marseille, décolonisation, racisme, interculturel

AUTEUR

YVAN GASTAUT

CMMC - Université de Nice